

# Entretiens Chrétiens

---

Recueil d'études pratiques et exégétiques des paroles de Jésus

Yves I-Bing Cheng, M.D., M.A.

Basé sur une oeuvre du Pasteur Eric Chang

www.entretienschretiens.com

## LA PARABOLE DU FILS PERDU

---

Luc 15.11-32

La parabole du fils perdu est sans doute l'une des plus émouvantes illustrations de la miséricorde divine. Par cet enseignement, Jésus montre l'empressement de Dieu à accueillir les pécheurs qui viennent à lui. Ce récit se trouve en Luc 15, s'étalant du v. 11 jusqu'au v. 32. Comme il s'agit d'un texte particulièrement long, je ne le lirai pas. Nous procéderons tout de suite à la description de son contenu.

### Le fils cadet

L'histoire commence en nous présentant un père et ses deux fils. Le plus jeune, désirent entrer en possession immédiate de la part de son héritage, dit à son père, 'Mon Père, donne-moi maintenant ma part d'héritage'. Il arrivait parfois que le chef de famille décide de diviser son héritage de son vivant et de mettre ainsi un terme à l'administration de ses affaires. Mais il était exceptionnellement rare pour un fils de réclamer sa part du patrimoine alors que le père était encore en vie et en bonne santé. C'est pourtant ce que le jeune homme osa faire. Cette demande, il va sans dire, était égoïste et irrespectueuse. Le père l'accepta néanmoins et donna à chacun de ses fils ce qui leur revenait.

En l'espace de quelques jours, le fils cadet liquida sa part des biens, en encaissa la somme, quitta sa famille et s'en alla dans un pays étranger loin du contrôle paternel. De toute évidence, ce départ avait été planifié. Il en avait assez de vivre dans la maison familiale. Son goût pour l'indépendance le rendit intolérant face à la discipline du père et ôta en lui tout sentiment du bonheur qu'il aurait dû expérimenter chez lui. Ainsi, impatient de posséder sa liberté, il partit aussitôt qu'il en eut l'occasion.

Malheureusement, ce que l'on acquiert instantanément a tendance à disparaître tout aussi rapidement. Dans cette contrée éloignée, il dilapida sa fortune en menant une vie de désordre. Jour après jour, il recherchait ce bonheur imaginaire qu'il pensait trouver dans les jouissances plus ou moins grossières du monde.

À peine avait-il dépensé ses avoirs que le pays où il résidait connut une période de récession. C'était partout la famine. Se trouvant sans ressources, il tenta d'obtenir un travail qui lui permettrait au moins de satisfaire sa faim. La seule occupation qu'il réussit à trouver fut celle de garder des porcs. C'était un emploi servile, et certainement l'un des plus répugnants pour un Juif parce que le porc était considéré comme un animal impur (Lévitique 11.2-8; Deutéronome 14.8). Quel revirement! Ce fils d'une honorable famille juive, le voilà en train de paître des cochons pour gagner un salaire de famine. Il aurait accepté avec joie les caroubes que mangeaient les animaux dont il s'occupait mais personne ne semblait se soucier de son état. Le mépris qu'on lui témoignait ainsi en

l'oubliant, la faim qu'il ne parvenait pas à apaiser, tel est le dernier degré d'un abaissement auquel on ne saurait rien ajouter.

Un sentiment de désespoir l'envahit et l'amena à réfléchir sur sa condition. Le v. 17 explique qu'il était *revenu à lui-même*. Il commença à voir toute l'horreur de la situation et se rendit compte à quel point il avait été insensé. Une pensée qu'il avait délibérément tenue éloignée vint alors ébranler son cœur : la maison de son père. Il s'est souvenu que les ouvriers y vivaient mieux que lui. Ils mangeaient à satiété alors que lui mourait de faim. Ces réflexions le conduisirent à une résolution. V. 18 : 'Je vais me lever et aller vers mon père. C'est le seul endroit qui me reste pour chercher de l'aide'.

Cette décision n'a pas nécessairement été facile à prendre. Il a voulu vivre sans contrainte, faire tout ce qui lui plaisait. Il pensait découvrir la liberté, mais en réalité il l'avait perdue – tout comme son héritage. Sa vie à l'étranger fut un lamentable échec. S'il retourne, il prenait le risque de s'exposer à la risée des employés de la maison. Il ne devait pas non plus s'attendre à un accueil très cordial de la part de son frère qui, contrairement à lui, n'avait pas commis de folie. Et comment pourra-t-il faire face à son père après avoir été entraîné dans le tourbillon de ses passions? Il aurait pu, par orgueil, éviter de se montrer la face devant les siens. Pourtant il a choisi le contraire.

Le point capital de son retour réside dans les mots qu'il s'est promis de dire à son père. *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi* (v. 18). 'J'ai péché'. Voilà des mots qui brisent dans l'homme toutes les résistances de l'orgueil. Notez bien sa confession. 'Contre mon père et contre le ciel, j'ai péché'. Il a compris que tout péché contre autrui est un péché contre Dieu. Notez aussi son humilité au verset suivant. *Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils* (v. 19). Il a reconnu qu'il était indigne d'être appelé le fils de son père. 'Père, je ne te demande pas de m'accueillir dans le cercle de la famille. Je ne mérite pas d'être traité comme un fils. Donne-moi seulement la possibilité d'avoir une place parmi tes employés. Je ne sais pas si j'ai le droit de t'en faire la demande. Mais si tu trouves cela acceptable, pourrais-tu me reprendre en faisant de moi un simple ouvrier?'

## Le père

Le fils retourne ainsi à la maison, sans savoir à quoi s'attendre, mais inspiré par le désir de rentrer en grâce auprès de son père, d'être réadmis, fût-ce à la dernière place. Nous lisons au v. 20, *Comme il était encore loin, son père le vit...* Ces mots nous permettent de penser que le père n'avait jamais perdu espoir de revoir son fils. Jour après jour il scrutait l'horizon, guettant le retour de son enfant égaré. Dès qu'il le vit, il se précipita à sa rencontre. Il le serra dans ses bras et le couvrit de baisers. Nulle sévérité. Nulle colère. Nulle demande d'explications. Par ces gestes émouvants, le père montra qu'il lui pardonnait et qu'il le réintégra en tant que fils.

Ce dernier n'a quand même pas oublié la confession qu'il avait résolue de verbaliser. Il tenait absolument à la lui dire, ce qu'il fit dans les mêmes termes que les vv. 18-19. 'Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite pas que tu me regardes comme ton fils'. Seule la dernière phrase de la réponse projetée manquait. Il n'a pas pu le supplier de l'employer comme un ouvrier. On peut supposer que le père avait interrompu son fils sans lui donner l'espace nécessaire pour terminer sa confession. Ou peut-être que c'est le fils qui, en présence du tendre accueil de son père, se sentait incapable de s'exprimer jusqu'au bout. Peu importe la vraie raison, il a le mérite d'avoir débité les mots les plus importants, ceux témoignant d'un profond sens du péché et d'indignité.

Aussitôt le père ordonna aux serviteurs de revêtir le fils du plus bel habit, de lui mettre une bague au doigt, et de le chausser de sandales. Tout un honneur pour quelqu'un qui ne demandait qu'à être traité comme un employé! Jamais il n'avait imaginé recevoir de telles faveurs. Le père, pourtant, désirait faire davantage. 'Amenez le veau gras et tuez-le', dit-il. 'Je veux avoir une grande fête pour souligner le retour de mon fils'. Il en donna l'explication. Pour lui, ce fils avait été comme mort, mais il est revenu à la vie. Il était perdu, mais il est maintenant retrouvé. Les deux paraboles précédentes avaient déjà mis en relief la joie de retrouver ce qui a été égaré. Le berger invita ses amis et ses voisins

à une fête quand il retrouva sa brebis perdue. De la même façon, la femme convia ses amies lorsqu'elle retrouva la drachme qu'elle avait perdue. Ici l'image du banquet de famille dépeint la joie du père au retour du fils qu'il avait perdu.

### **Le fils aîné**

L'histoire ne s'arrête pas là. La dernière scène concerne l'autre fils. Quand le frère aîné apprit d'un serviteur le retour de son jeune frère et comment celui-ci avait été honoré, il fut rempli de rage et d'indignation. Contrairement au père, il ne ressentait aucune compassion pour son frère. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi son père célébra le retour d'une personne qui s'était montrée tout à fait irresponsable. Sa réplique montrait d'ailleurs l'ampleur de son indignation. Il s'est plaint au père de l'avoir 'servi' fidèlement pendant de nombreuses années sans jamais avoir été récompensé. 'Et quand ton fils que voici revient après avoir dilapidé son héritage', dit-il, 'aussitôt tu l'accueilles avec un veau gras'. Il y avait un profond dédain dans ces mots, des mots qu'il avait manifestement choisis à dessein. Il a ainsi comparé sa relation avec son père à celle d'un esclave servant son maître. Il se gardait bien de dire 'mon frère', préférant l'appeler 'ton fils que voici'. En outre, il s'est permis d'affirmer que son frère avait dépensé son argent 'avec des prostituées', une accusation probablement gratuite.

Par ces paroles, le fils aîné a sans doute attristé son père autant que le fils cadet l'avait fait par sa vie dans la débauche. Il serait peut-être plus adéquat d'appeler cette parabole la parabole de deux fils perdus puisque le fils aîné, resté obstiné, ingrat et hostile, montrait qu'il était tout aussi perdu que son frère quand ce dernier était encore au loin.

La réponse du père envers son fils aîné était étonnamment pleine de patience et de gentillesse. Il a souligné sa loyauté et lui rappela que les ressources à la maison lui appartenaient tout autant. Il expliqua, en reprenant les mots qu'il avait utilisés pour ses serviteurs, la raison qui l'a poussé à organiser la fête. C'était pour exprimer la joie qu'il ressentait au retour de son fils, lui qui était mort (perdu) et qui est maintenant revenu à la vie (retrouvé).

### **Dans un pays éloigné**

Examinons maintenant la signification spirituelle de cette saisissante histoire. Elle comporte trois points de contact : (1) le fils prodigue; (2) le père; (3) et le fils aîné. Chaque personnage symbolise un thème particulier.

On aura compris que le fils prodigue représente le pécheur perdu. Nous pouvions le deviner facilement par la répétition des mots liés à la réjouissance pour la repentance de celui qui était mort et qui revient à la vie. Celui qui était perdu est retrouvé. Cette expression dépeint bien le ministère de Jésus : ramener, par la repentance, le pécheur de la mort afin qu'il puisse faire l'expérience de l'amour et du pardon de Dieu.

Cette histoire illustre donc notre condition spirituelle avant de croire en Christ. Par notre folle ambition de vivre indépendamment de notre Créateur, nous nous trouvions dans un état de rébellion et de distance par rapport à Dieu. Dans la parabole, Jésus utilise les termes 'lointain', 'perdu' et 'mort' pour décrire cette situation.

L'apôtre Paul parle du pécheur de façon similaire. Par exemple, dans sa lettre aux Éphésiens, il leur rappela qu'ils étaient 'morts' par leurs fautes et leurs péchés, que leur vie était autrefois vouée à la satisfaction des désirs charnels et qu'à cet égard ils étaient des 'fils de la rébellion'. Quelques versets plus loin, en Éphésiens 2.13, il fait ressortir le contraste entre leur état d'éloignement et de désaffection du passé et maintenant leur élévation à une position de proximité de Dieu. *Mais maintenant, en Jésus-Christ, vous qui étiez jadis éloignés, vous avez été rapprochés par le sang de Christ.* L'état précédent des chrétiens d'Éphèse est décrit par l'apôtre dans la phrase, *vous qui étiez*

*jadis éloignés*, une allusion au fait qu'ils étaient païens de naissance. Le parallèle est facile à faire avec le fils prodigue qui, à une époque, se trouvait dans un 'pays éloigné'. L'analogie s'applique tout autant au pécheur qui vit lui aussi éloigné de la maison du Père, loin de Dieu.

## **La confession**

En raison de ses péchés, il est impossible à l'homme naturel de cultiver une communion avec Dieu. Être ainsi séparé de son Créateur équivaut à être mort. La vie de Dieu lui manque. C'est pourquoi il est écrit au v. 24 de la parabole, *Mon fils que voici était mort*. Ce fils, symbolisant le pécheur, se trouvait loin de la maison, perdu dans une contrée éloignée. Il était mort spirituellement. Mais la bonne nouvelle, c'est qu'il est possible de revenir à la vie. En fait, il n'y a qu'une seule façon d'y parvenir : par la repentance. L'image du fils rentrant en lui-même, délaissant ce pays où il vécut dans la dissolution, et retournant chez son père afin d'obtenir miséricorde illustre magnifiquement la repentance à laquelle Jésus nous appelle. Prenons quelques instants pour réfléchir sur les traits d'une repentance authentique.

La décision de reprendre le chemin de la maison fut motivée au départ par un sens du besoin. Il voulait se libérer de son état de misère. Il s'est dit, *Combien de mercenaires de mon père ont du pain en abondance, et moi je pérís ici de faim* (v. 17)! Il se rendit compte qu'il valait mieux trouver grâce auprès de son père que de rester dans ce pays étranger à vivre parmi des animaux impurs et à être dévoré par une faim continuelle. La sincérité de sa prise de conscience se voit par l'aveu qu'il s'appêtait à faire. Dans cette confession, il exprima du chagrin non pas sur ce qu'il avait perdu ni sur ce qui lui était arrivé mais plutôt sur qu'il avait fait : il avait péché. Sans présenter quelle que excuse que ce soit, il a admis sa faute en se repentant de sa conduite. *J'ai péché contre le ciel et envers toi*.

Il ne pouvait pas prévoir la réaction de son père. Mais peu importe ce qui allait arriver, il avait déjà décidé de s'humilier devant lui, sachant qu'il ne pouvait rien lui réclamer. Il voyait bien que par ses folles décisions, il s'est montré indigne et ne méritait pas que son père le considère encore comme son fils. Tout ce qu'il espérait, c'était d'avoir la possibilité d'être embauché comme simple mercenaire (*misthios*). Un mercenaire était un ouvrier qu'on engageait de façon ponctuelle et que le maître n'avait pas intérêt à accorder de faveurs particulières. Le fils comprenait qu'il avait perdu tous ses titres. S'il était réadmis dans la maison, il était disposé à prendre la dernière place. Notez qu'il aurait pu tenter de se disculper en invoquant sa jeunesse, ses passions, ou les entraînements du monde. Il n'y avait rien de tout cela. Voilà la marque d'une vraie repentance. Aucune excuse. Aucune revendication. Mais un grand désir de se faire pardonner et un espoir fondé sur la miséricorde de son père.

## ***Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils***

Modifions légèrement cette histoire. Essayez d'imaginer la situation suivante. Que serait-il arrivé si le fils cadet, assis dans la boue parmi les cochons, s'était dit, 'Ne suis-je pas encore le fils de mon père? Je porte encore son nom. Et c'est toujours le sang de la famille qui circule dans mes veines. Je vais revenir à la maison et occuper la place que j'avais. Mon père ne peut pas refuser de me reprendre. Je suis son fils!' Alors il s'en retourne, puis il dit au père, 'Salut papa. C'est moi, ton garçon. Je sais, je suis tout crotté et j'ai l'air d'un clochard. Je n'ai pas été sage et comme tu le vois j'en ai payé les conséquences. Mais ça, c'est le passé. J'ai décidé de revenir et de refaire ma vie à la maison. Je vais simplement reprendre mes activités comme elles étaient avant mon départ. Ça ne devrait pas causer de problèmes. Je ne fais que te rappeler un droit naturel puisque je suis ton fils'. Pensez-vous qu'une telle attitude aurait rétabli la relation père-fils? Le fait qu'il soit le fils lui donne-t-il le droit de réintégrer automatiquement la maison paternelle? Je ne le pense pas. De tels propos auraient en fait trahi un manque de transparence dans ses pas vers la repentance.

Car il ne suffisait pas que le fils retourne chez son père. Son état d'esprit comptait tout autant. De quelle attitude parle-t-on? Une vraie repentance englobe nécessairement l'humilité. C'est ce qu'il a

manifesté en disant, *Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils*. Le fils n'aurait pas pu être réintégré véritablement en tant que fils s'il n'avait pas été amené à prendre conscience qu'il avait perdu ses droits filiaux. Cette disposition d'esprit concerne également le croyant dans sa marche avec Dieu.

Voyez-vous, il serait périlleux de fonder son salut sur un droit quelconque à être un enfant de Dieu. Pensez à ce qui arriverait si un disciple disait à Dieu au jour du jugement, 'Seigneur, comme tu le sais, je suis chrétien. J'ai été baptisé il y a 25 ans. Tu t'en souviens? C'était devant toute l'église. Depuis j'ai toujours déclaré que tu es mon Père. Laisse-moi entrer puisque je suis ton fils'. Un chrétien qui demanderait son admission de cette manière, en misant sur la prétention d'être son enfant, risque d'avoir une mauvaise surprise. Il est possible que le Seigneur lui dise, 'Je ne te connais pas'.

À cet égard, je trouve que certaines traductions de Jean 1.12 semblent avoir altéré le sens du texte original. Nous lisons par exemple dans la Bible Darby, *Mais à tous ceux qui l'ont reçu* (à ceux qui ont reçu Christ), *il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu*. Le mot 'droit' reflète mal le sens du mot grec (*exousia*). Être un enfant de Dieu ne relève pas d'un droit dans le sens d'une prérogative que l'on peut réclamer. Ce n'est que par la grâce de Dieu que nous devenons ses enfants. Pour être juste, il faut relever dans le mot *exousia* la notion d'une puissance communiquée au croyant par Dieu en vertu de sa foi. C'est pourquoi je préfère les traductions qui utilisent le terme 'pouvoir'. *Mais à tous ceux qui l'ont accueilli, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu* (Bible de Jérusalem). Dieu a donné à ceux qui croient en son Fils Jésus le pouvoir, la capacité, de devenir un membre de sa famille.

Du sentiment de sa misère, nous raconte Jésus, est né dans le cœur du fils repentant la résolution de rentrer chez son père et espérer seulement prendre la place la plus humble dans sa maison. Dieu désire voir en nous cette même attitude d'humilité. Il aime ceux qui viennent à lui et disent, 'Seigneur, j'ai fait tout ce que j'ai pu, soutenu par ta grâce. Je suis ton fils, certes, mais tu n'as pas à m'accorder de privilèges. Donne-moi simplement la possibilité de me retrouver en compagnie de tes serviteurs. C'est tout'.

Le fils ne pouvait pas exiger sa réhabilitation, même en insistant sur son statut de fils. Il a obtenu gratuitement le pardon de ses fautes après les avoir confessées. C'est ainsi que Dieu fait miséricorde.

## La compassion divine

Personne ne peut mériter le pardon ni le revendiquer. Ce n'est que sur la compassion divine que nous pouvons compter. La compassion du Père, voilà le deuxième point de contact. V. 20 : *Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion...*

Le mot 'compassion' en grec provient du mot *splagchnon* qui, dans la littérature classique grecque, désigne les viscères situés dans la partie haute du corps d'un animal, soit le cœur, les poumons et le foie. Dans le NT, il s'applique aux entrailles, aux intestins. Pris dans son sens métaphorique, on l'associe au siège des affections les plus tendres et les plus profondes qu'une personne puisse ressentir. 'Être ému de compassion' signifie proprement 'être remué dans ses intestins'. C'est le sentiment qu'éprouva le père dès qu'il aperçut son fils.

Notons que dans les évangiles, le mot compassion est appliqué à Jésus à cinq endroits. Mentionnons-les brièvement. Ceci nous aidera à mieux saisir la signification de ce mot.

Nous le retrouvons la première fois en Matthieu 9.36. Il est écrit que Jésus, en voyant les foules, eut compassion car elles étaient comme des brebis n'ayant pas de berger.

La deuxième fois, il est utilisé dans le contexte de la multiplication des pains en Matthieu 14.14 et 15.32. À la vue de la grande foule qui l'avait suivi, Jésus fut ému de compassion. Cela l'incita à la nourrir.

La troisième fois, la supplication d'un lépreux fit ressortir la compassion du Seigneur. Banni de la société à cause de sa maladie, une personne atteinte de la lèpre était vouée à la misère. Jésus regarda ce lépreux et fut ému de compassion. Marc 1.41

La quatrième fois, il est question de deux aveugles en Matthieu 20.34. Saisi de compassion par les cris de ces deux malheureux, Jésus toucha leurs yeux et ils furent immédiatement guéris.

La cinquième fois, une pauvre veuve accompagnait son fils unique au tombeau. Jésus eut compassion pour elle. Alors il ramena le jeune homme de la mort à la vie. Luc 7.13.

À cinq reprises donc, la douleur ou le besoin ont touché le cœur de Jésus. Il fut saisi par un vif et profond sentiment de sympathie. Il ressentit de la compassion. Ainsi Dieu comprend les maux et les souffrances de notre pauvre humanité. C'est pourquoi le pécheur qui confesse et abandonne ses péchés peut s'approcher de Dieu avec confiance. Auprès de lui, il trouvera la compassion.

## **La protestation**

Cette étude ne serait pas complète sans un examen de la réaction du fils aîné. Qui représente-t-il? Après avoir retracé le tableau du pécheur repentant et réconcilié avec Dieu, Jésus nous donne maintenant une description du caractère des Pharisiens et de leurs homologues spirituels.

Le fils aîné s'est montré hostile devant le retour de son frère. En fait, il était furieux. Il avait été un fils modèle. Jamais n'a-t-il violé les commandements de son père. Durant toutes ces années de fidèle 'service', il n'a pourtant jamais été récompensé. Or voilà que son frère revient, après avoir gaspillé sa fortune en menant une vie plus que douteuse et aussitôt, le père lui organise un festin. 'Où est la justice dans tout cela', demande le fils aîné. 'L'immoralité de mon frère aurait-elle plus de mérite que ma loyauté'? Dans une certaine mesure, il faut reconnaître la justesse de sa plainte. Il y avait en effet une apparente injustice. Il n'a pas compris cependant que le père a traité le fils cadet conformément à l'amour et à la grâce, et non pas comme il le méritait. Son père lui pardonna et le réintégra en tant que fils, même s'il ne méritait plus de l'être. C'est ainsi que Dieu agit avec ceux qui se repentent véritablement.

Nous avons naturellement tendance à nous identifier au fils prodigue qui est accueilli affectueusement par le père. Mais pour être honnête, avouons qu'il y a en chacun de nous un peu de l'esprit du fils aîné. Qui d'entre nous n'a jamais eu envie de crier à l'injustice pour ne pas avoir été apprécié à notre juste valeur ou obtenu la reconnaissance que méritaient nos actions? Qui d'entre nous n'a jamais critiqué ceux dont la vie n'était pas à la hauteur de nos valeurs?

Là se trouve l'esprit du propre juste, celui qui caractérisait le fils aîné. Là se trouve également le véritable esprit des Pharisiens. Se croyant seuls en possession de la moralité et de la justice, les Pharisiens s'indignaient de voir Jésus accueillir avec bonté des gens de mauvaise vie (cf. Luc 15.1-2). S'ils se pensaient proches du père (le fils aîné), de Dieu (les chefs religieux), ils en étaient de fait très éloignés en esprit. Cela devrait nous servir d'avertissement. Cette parabole nous met ainsi en garde contre l'aveuglement qui empêchait autant le fils aîné que les Pharisiens de mesurer la distance les séparant de Dieu. Nous avons intérêt à retenir cette leçon. Ne fermons pas nos cœurs à l'amour de Dieu en étant imbus de notre propre justice.